

Paul et Henri, lesquels s'amuserent carrément aux dépens des naïfs indigènes.

Cependant, lorsque le jeu eut duré un certain temps, le chef crut qu'il fallait y mettre un terme, à moins de se risquer à une mauvaise interprétation de la part des indigènes. Non sans quelques efforts, il parvint à faire entendre raison à ceux-ci, et les congédia, enfin, pleinement satisfaits de la générosité des Européens.

XVII

ALERTE

— Et maintenant, fit le chef, causons sérieusement.

— En effet, le moment est propice, répondit Henri.

Sir William réintégra son orgue, au grand dam de Criquet qui aurait bien voulu entendre encore quelques airs.

— C'est dommage, fit-il. Le concert marchait si bien.

— Vous aurez votre revanche une autre fois, intervint de Sambry.

— N'est-ce pas, Darly? ajouta-t-il en s'adressant à celui-ci.

L'Anglais eût un clignement d'œil significatif, à l'adresse de Criquet.

— Je lui en fourrerai tant, dit-il, qu'il en aura bientôt assez.

— Jamais! exclama le Bruxellois. Je suis musicien de race.

— Cela se voit; et... bon chien de chasse, chasse de race.

— Donc...

— Voyons, mes amis, nous avons autre chose à faire, interrompit le chef.

— Nous sommes tout oreilles, répondirent les deux interpellés, à la fois.

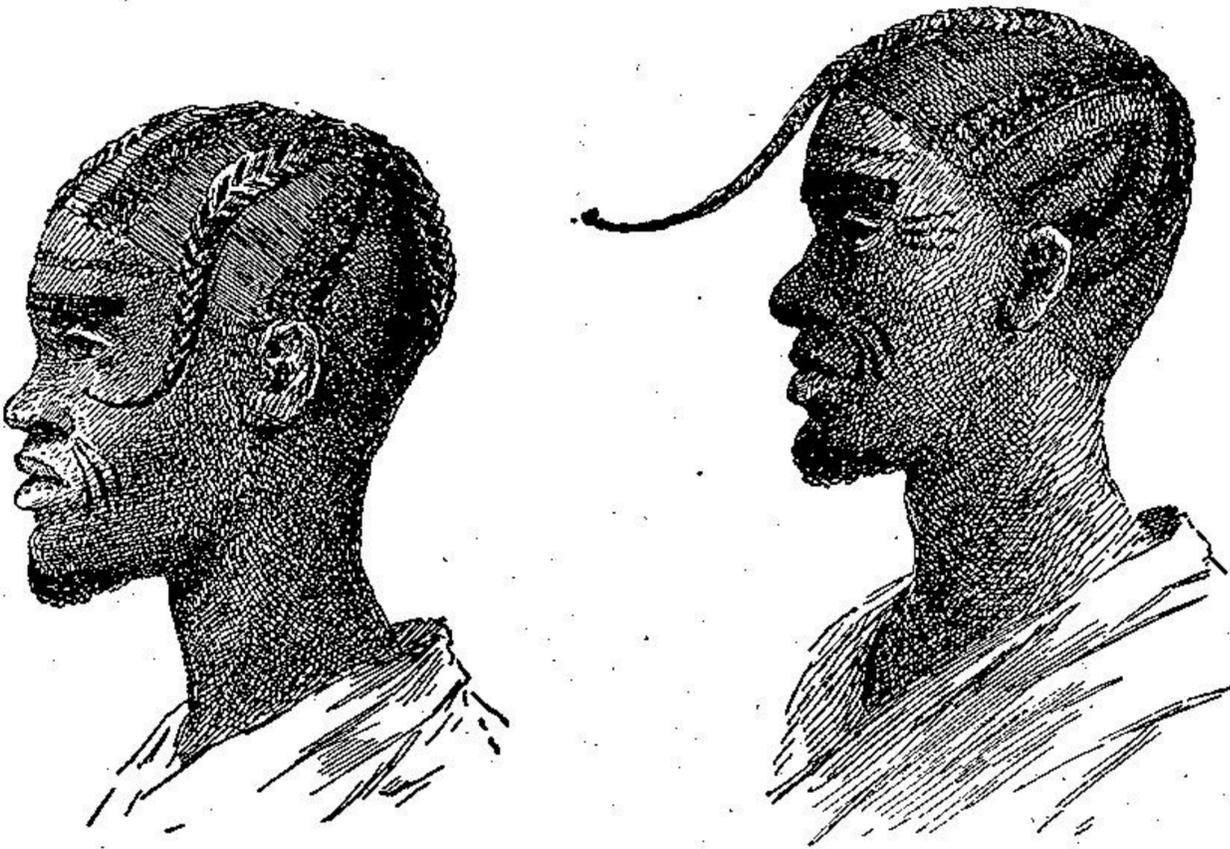
On fit cercle autour de de Sambry et l'on commença la discussion des plans d'expédition.

— Nous avons à poursuivre et à remplir une noble tâche, dit-il, celle de la croisade en faveur de la civilisation. Des Européens nous ont précédés dans cette route de l'émancipation; nous serons leurs successeurs, leurs émules. Réunis tels que nous sommes, disposant d'armes, de munitions et de richesses relativement grandes, nous avons pour nous le beau côté de la situation. L'audace ne nous fera pas défaut et le courage conduira nos pas. Mais d'abord, il faut que nous nous engageons solennellement à rester solidaires les uns

des autres, à nous entr'aider, à nous soutenir, et à ne faiblir devant aucun danger.

L'assistance entière, mû par un emportement spontané, jura obéissance aux rites de cette association basée seulement sur un consentement mutuel.

— C'est bien, mes amis, continua le chef. Nous voilà donc fixés sur le compte de chacun de nous et nous voilà forts comme une roche. Du reste, si nous sommes venus sur le territoire africain, si nous avons pénétré témérairement jusqu'au cœur de cette terre



C'ÉTAIENT DE HIDEUX NÈGRES. (P. 191.)

périlleuse, c'est que nous avons conscience de notre entreprise et que nous la comprenions. Le tout est de la mener à bonne fin. Or, si nous combattons pour la civilisation et le droit, nous devons, en tout premier lieu, nous en prendre aux ennemis de ces institutions sacrées. Et comme je ne pense pas que celles-ci aient des adversaires plus acharnés que les marchands d'esclaves, ce sera contre ces derniers que nous devons diriger nos armes. Voilà notre point de départ.

Un mouvement d'approbation courut dans l'auditoire.

— C'est dans le Bakouba que les négriers fourmillent ; c'est donc dans le Bakouba que nous devons entamer la lutte. Je ne me fais

aucune illusion sur la difficulté de l'œuvre que nous avons entamée, je sais ce qu'il en coûte de projeter et d'exécuter ces tentatives dangereuses où la mort plane continuellement au-dessus de ceux qui osent les concevoir, mais je sais aussi quel courage peut contenir le cœur de l'homme lorsqu'il veut consacrer son énergie et sa force à la grande œuvre qui engendre la rénovation des parias de la société. Oh, n'envisageons pas tout en rose. Qui sait si tous nous aurons le courage de supporter l'épreuve? Qui sait si au bout de l'étape et même au milieu du chemin, ne nous attend pas une destinée sombre, qui fera de notre couche un cercueil et de notre corps un cadavre? N'importe, le sort en est jeté. Faiblir serait un crime. Il faut avancer, avancer toujours et encore, jusqu'à ce que nous puissions planter le drapeau de la renaissance morale sur les ruines de l'esclavage. Nous ne demandons pas la gloire, nous n'exigeons pas que la postérité reconnaissante transmette au monde ébloui, le souvenir de nos actions et de nous-mêmes; mais nous nous consolons en pensant que nous aurons collaboré du moins à la solution de ce grand problème qui passionne l'univers entier : l'abolition de la traite des nègres. Là sera notre récompense, et quand plus tard, revenus en Europe, nous raconterons à nos petits-enfants les phases du combat gigantesque de la faiblesse contre la force, nous dirons avec orgueil, en nous désignant nous-mêmes : « Mon bras a tenu le glaive pour le triomphe de cette cause humanitaire. »

A mesure qu'il parlait, l'exaltation s'emparait de de Sambry, et gagnait l'âme de ses compagnons.

Tous se sentirent enflammés d'un ardent désir d'action contre ces barbares, ces négriers, qui faisaient de la chair humaine une exploitation et de l'esprit un marche-pied à leurs infâmes manœuvres.

Un frisson de haine parcourut le rang des explorateurs, tandis que leur poing se crispait, involontairement, dans un mouvement de menace.

— Guerre aux négriers! A mort! A mort! s'écrièrent-ils à l'unisson.

Mwama, transporté par les paroles de son maître, eut les larmes aux yeux, et dans le regard un éclair d'une vengeance tellement incommensurable qu'elle semblait invincible.

— Mon maître a raison, fit-il, et je serai le premier sur les rangs.

— Oui, Mwama, je te connais; tu as donné déjà plus d'une preuve du ressentiment qui te guide.

— Mon bras est bon, maître; il a frappé, il frappera encore.

Criquet admirait sans réserve le nègre.

— Il n'a pas l'air facile, celui-là, murmura-t-il.

— Aussi je ne vous conseillerais pas de vous frotter à lui, répondit sir William d'un ton paternel.

— Je n'aurai garde de le faire.

— Vous avez bien raison, car il pourrait vous en cuire.

— C'est-à-dire, distinguons : connaît-il la boxe ?

Sir William éclata de rire.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-il.

— Parce que moi je la connais.

— Ah, vous êtes maître de boxe ?

— Oui, et de danse.

— Eh bien, mon ami, ne boxez jamais avec Mwama, car il vous ferait danser.

Criquet ne répondit pas, mais il se jura d'éviter toute altercation avec l'indigène, n'ayant encore aucune envie d'avoir sa peau entamée.

— Vous voilà donc tout prêts à me suivre dans l'entreprise humanitaire ? demanda de Sambry.

— Tous ! s'écrièrent les explorateurs.

— Eh bien, parmi ces négriers il y en a un que je vise particulièrement, parce qu'il nous a fait déjà beaucoup de mal, tant à vous autres, Henri, qu'à nous-mêmes ; et ce négrier c'est Calao.

Ce nom sonna comme un glas funèbre.

Il évoquait tant de souvenirs que l'on paraissait se plaire à le retourner longuement.

— Calao a torturé Cathérine, fit Paul d'une voix sombre.

— Il nous a fait subir le sort honteux de l'esclavage, dit Henri.

— Il m'a mis des chaînes, ajouta Criquet.

— Sous ses ordres j'ai enduré les misères les plus atroces, compléta Mwama, d'un air menaçant. Il m'a pris tout, jusque la liberté de mon âme.

— Donc, c'est celui-là qui tombera le premier, reprit le chef. Sur lui doit s'accumuler toute notre puissance de représailles, et c'est à lui que nous imposerons le joug qu'il a pratiqué sur d'autres. Equipés comme nous sommes, nous saurons braver ses fureurs, et opposer à ses troupes un rempart de feu. Ah, il s' imagine qu'il lui suffit de proclamer, dans les plaines africaines, une puissance injuste, il croit que ses bandes ont le droit de prendre impunément possession de ce domaine ; il rêve une domination absolue, incontestée jusqu'ici par

l'impuissance des infortunés qui succombent sous ses coups terribles. Eh bien, Calao, vous vous trompez : une poignée d'Européens, quelques hommes hardis, réunis en un pacte solennel, viennent opposer à vos foudres une barrière tenace ; ils vomiront sur vous le carnage de leurs armes et vous feront comprendre qu'on ne se joue pas des sentiments les plus dignes, sans que le châtement soit possible. Venez, Calao, si vous osez !

Cette évocation ressemblait à une fanfare guerrière lancée sur un champ de bataille, et descendit jusqu'aux entrailles des explorateurs, lorsque soudain un cri lointain retentit, strident et lugubre.

C'était comme un appel au secours, une exclamation de désespoir. Anxieusement on tendit l'oreille.

Le bruit se rapprocha du campement, entrecoupé d'un coup de feu — La voix de von Ruff ! exclama Henri, livide.

— Satané chercheur de plantes ! grommela Criquet. Quelle mouche l'aurait piqué ?

Cependant les cris d'alarme redoublèrent et se rapprochèrent toujours.

Tous les regards se tournèrent vers le point d'où s'élevait ce vacarme, mais on ne vit rien ni personne.

— C'est von Ruff, confirma Paul.

— Que serait-il arrivé ? demanda de Sambry.

— Une attaque ?

— Sans aucun doute.

— Ce coup de feu ?

— C'est étrange.

— Allons voir.

— Aux armes ! s'écria le chef.

Et plus prompt qu'un éclair, il s'était jeté sur son fusil.

Les compagnons l'imitèrent.

Alors on vit déboucher hors des arbustes, un homme sans chapeau, les cheveux hérissés, blême comme un mort, hors d'haleine, mais qui s'épuisait en efforts pour ne pas laisser échapper une brassée d'herbes qu'il serrait convulsivement contre sa poitrine.

C'était le naturaliste.

Tout le monde se portait au-devant de lui, excepté Criquet qui maugréait ouvertement contre l'infortuné savant.

— Imbécile ! s'écria-t-il. Ça braille comme un enfant, pour un rien du tout.

— Qu'en savez-vous ? dit sévèrement sir William, qui passait justement à côté du Bruxellois.

— La belle affaire ! grommela celui-ci. Ce trouble-fête a constamment la fantaisie de gâter le plaisir des autres.

Cependant von Ruff ne courait plus, il avait des ailes.

Ses longues jambes ressemblaient à celles de l'ogre qui aurait mis ses bottes de sept lieues, et pour autant que le lui permettaient encore ses poumons essoufflés, il lançait dans le vide des phrases décousues qui rendaient toute compréhension impossible.

Enfin il avait franchi les limites du camp et se laissa choir sur une chaise, tandis que ses herbes s'échappaient de ses bras.

De Sambry n'y tint plus.

Il secoua rudement le savant, qui paraissait avoir perdu toute conscience de lui-même

— Parlez-vous à la fin ? s'écria le chef. Qu'y a-t-il ?

Les yeux de von Ruff s'ouvrirent démesurément, dilatés par la frayeur, et son doigt désigna la plaine.

— Les négriers ! murmura-t-il.

— Quels négriers ?

— Calao !

— Où ?

— Là-bas. Ils viennent.

— Et ce coup de feu ?

— Toujours eux.

— Expliquez-vous, pour l'amour du ciel.

— Ils sont plus de deux cents.... Calao à leur tête.... Ils s'avancent vers nous.... Hâtez-vous, les voilà !

En effet, l'on entendit au loin, très loin, une sorte de frémissement qui parcourut l'espace, comme le murmure indistinct et confus qui flotte ordinairement au-dessus d'une troupe nombreuse d'individus.

Mais on ne vit encore rien apparaître.

On attendit quelques instants encore et l'on se prit même à douter un peu de la vérité des paroles du naturaliste.

Celui-ci revint petit à petit au sang-froid, mais ne détacha pas ses regards du point où régnait le danger.

Criquet riait carrément au nez de von Ruff.

— Vous aurez rêvé, mon cher herborisateur, ainsi que cela vous arrive assez souvent, lui dit-il.

— Rêvé! exclama l'autre; j'y ai perdu mon chapeau, et, du reste, vous devez avoir entendu le coup de feu.

— Le chapeau n'est rien : vous en serez pour marcher tête nue, ce qui n'est pas un grand mal dans ce pays où les rhumes sont inconnus.

— Mais le coup de feu est plus grave, Criquet, intervint de Sambry.

— En effet, celui-là me dérange un peu les théories, répondit le Bruxellois avec hésitation.

— C'est que celui-là n'est pas du domaine des rêves, puisque tous nous l'avons entendu.

Puis, se tournant vers von Ruff :

— Voyons, dit-il, vous voilà remis de votre frayeur extrême. Dites-nous en peu de mots ce qui s'est passé.

— Toi, Mwama, reprit le chef en s'adressant au nègre, vas voir en éclaireur, et reviens nous dire de suite ce qui en est.

Pendant que l'indigène disparaissait précautionneusement dans les hautes herbes, von Ruff s'était mis d'aplomb sur sa chaise, et avait reconquis son entière lucidité.

— Donc, fit-il, j'herborisais tranquillement dans la forêt et j'avais découvert un assemblage de fleurs *pornicatus*, une des merveilles de la nature, décrite par Pline, et dont la corolle offre cette particularité étrange que.....

— Epargnez-nous vos démonstrations d'histoire naturelle, s'écria impatiemment de Sambry, et venez au fait.

Von Ruff eut l'air de ne pas comprendre.

— Le fait? demanda-t-il. Mais, c'est là le fait!

Puis d'un ton imperturbable, il reprit :

— Cette particularité étrange, qu'elle est susceptible de.....

Pour le coup, c'était trop fort, que ce sans-gêne.

De Sambry se fâcha pour tout de bon, tandis que sir William s'apprêtait à exiger par d'autres arguments l'explication du savant.

— Si vous ajoutez encore un mot sur le compte de votre corolle et de votre *pornicatus*, je vous étrangle net, hurla-t-il.

Le chef dut intervenir pour éviter une collision.

— Je vous déclare ici, fit-il au savant, que si vous n'allez pas vous expliquer sur-le-champ, je vous livrerai au premier négrier que nous rencontrerons.

Cette menace semblait produire son effet.

Von Ruff se mit à trembler comme un enfant auquel on impose une correction exemplaire.

— Ah oui, se hâta-t-il de répondre, vous avez raison et je continue. Pendant que j'herborisais j'entendis soudain, derrière moi, un frémissement de feuilles prolongé et brutal, auquel je ne pris d'abord qu'une attention secondaire, dans l'idée que c'était quelque antilope fuyant à travers bois ; mais bientôt le bruit s'accrut et s'augmenta d'un brouhaha de voix nombreuses. Alors je levai la tête et vis, à quelques mètres de moi....., devinez qui ?

— Calao, sans doute, puisque vous nous l'avez dit.

— Parfaitement, Calao, Palimbo et toute leur clique.

Von Ruff se tut.

— Eh bien, et puis ? demanda de Sambry.

— Et puis, plus rien, répondit naïvement le savant.

— Comment, plus rien ! Que s'est-il passé ensuite ?

— Aussitôt que ces bandits s'aperçurent de ma présence, un cri de fureur partit de leurs rangs ; car, comme vous savez, je suis une ancienne et bonne connaissance de Calao. Tous se ruèrent en avant et une balle vint me frôler la joue. Un instant je me crus perdu, mais j'avais à sauver mes chères fleurs de *pornicatus* dont j'avais les bras pleins. C'est ce qui me donna du courage et de la présence d'esprit. Je détalai de toute la force de mes jambes, à travers la forêt. Heureusement les arbres croissaient fort serrés les uns contre les autres, ce qui m'abrita d'une part, tandis que de l'autre, cette circonstance entrava énormément la poursuite des négriers. Je courai et sautai en zigzaguant, et je m'aperçus parfaitement que dans ce dédale de troncs d'arbres, les gens de Calao avaient perdu mes traces. Cela venait à point, car j'étais à bout de respiration, pour m'avoir cogné le corps à droite et à gauche et pour avoir fait plus d'une douzaine de chutes. Je m'arrêtai un instant pour respirer et je pus alors distinguer dans son ensemble la troupe des ennemis qui me pourchassaient. C'étaient, pour la plupart, de hideux nègres avec des tresses de cheveux sur la tête, quelques-uns même portant ces cheveux sous forme de corne renversée qui leur pendait sur le front.

Von Ruff s'arrêta dans son récit et se mit à rire bruyamment.

Ceci n'étonna pas peu les assistants.

— Il paraît que cela vous égaye ? fit le chef surpris.

— Il rit de ces fameuses cornes, goguenarda Criquet. Pour sa punition il devrait lui en pousser une bonne paire.

— Non, non, ce ne sont pas les cornes qui m'amusement, répondit le savant, en se tenant le ventre.

— Quoi alors ?

— Parbleu, le désappointement des négriers. Ils cherchaient, ils furetaient pour trouver une piste quelconque, mais en vain. Les hautes herbes qui garnissaient le sol effaçaient soigneusement les traces de mon passage. J'avais les devants et je me dis qu'il était prudent de les garder. Du reste, je vous avoue que la peur me reprit et je me remis à courir tant bien que mal. Ainsi je gagnai la lisière du bois, où m'attendit une nouvelle surprise. J'y tombai presque dans les bras d'un Arabe, sans doute un émissaire de Calao, qui me salua d'un joli coup de feu. J'eus un soubresaut et je parvins à me jeter de côté, ce qui me fit perdre mon chapeau. Dès lors, je ne sais plus ce que j'ai fait, mais il me semblait que je roulais avec une vitesse vertigineuse. Enfin j'arrivai au campement, avec la douce consolation que mes *pornicatus* étaient sauvées.

Von Ruff s'essuyait le front où perlait une sueur mate et fit mine de rentrer dans la tente avec ses fleurs.

— Il pense plus à ses plantes qu'à lui-même, fit Paul.

— Et qu'à nous tous, ajouta sir William.

De Sambry arrêta le savant.

— Croyez-vous que les bandes de Calao soient retournées sur leurs pas ? demanda-t-il.

— Au contraire, riposta von Ruff, je suis persuadé qu'elles arrivent dans notre direction.

— Pourquoi, diable, ne pas le dire de prime abord ?

— Parce que vous ne me le demandez pas, répondit négligemment le naturaliste.

Le chef haussa les épaules.

— Décidément, vous vous moquez du monde, dit-il.

— Quel homme ! exclama Harris.

— Ce n'est pas un homme, c'est une énigme, ajouta Criquet.

— Dont on ne parviendra jamais à trouver la solution, compléta sir William, en jetant sur von Ruff un regard de pitié.

Mais en même temps de Sambry leva la main.

— Silence ! s'écria-t-il, voilà Mwama.

Tout le monde écarquilla les yeux.

Effectivement, d'aussi loin que portaient les regards, on vit accourir un homme sur l'identité duquel il n'y avait pas moyen de se tromper

C'était bien le serviteur.

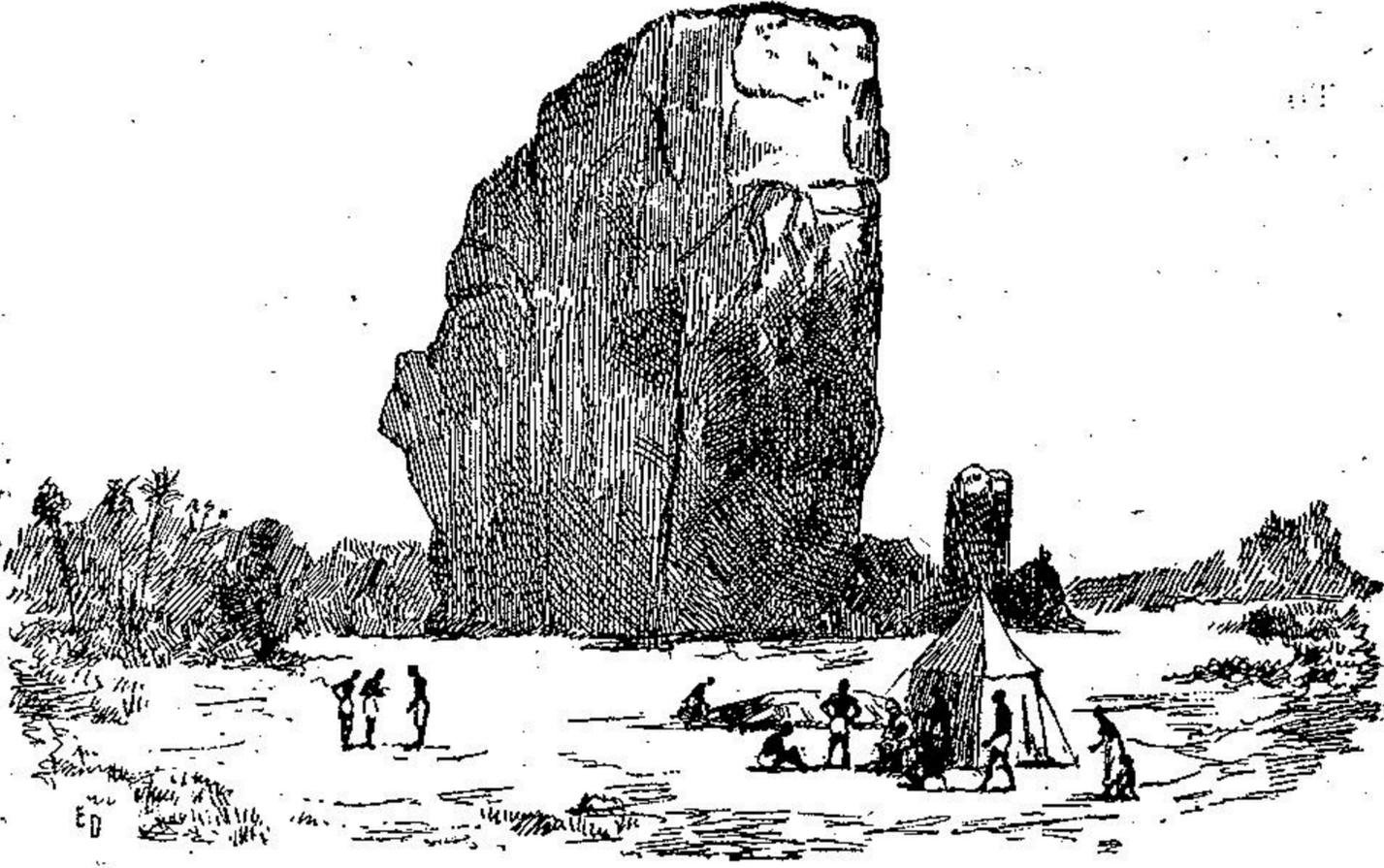
Il avançait rapidement, courant d'un pas méthodiquement égal, comme quelqu'un qui s'entraîne.

— Nous allons tout savoir, dit le chef.

— Ce n'est pas malheureux, fit sir William, car avec les renseignements donnés par cet écervelé de von Ruff, on n'irait pas jusqu'au bout du monde.

— C'est un fou, ou plutôt un fou savant.

— Comme qui dirait un chien lettré, riait Criquet.



LES NOUVELLES INSTALLATIONS SE TROUVÈRENT ÉTABLIES. (P. 197.)

Anxieux, on attendit l'approche de Mwama.

La silhouette du nègre se dessinait plus clairement, et, instinctivement, les explorateurs lui jetèrent quelques mots d'interrogation qui ne surent évidemment parvenir jusqu'à lui.

Maintenant Mwama, de son côté, faisait des signes aux compagnons.

Par des gestes et des tours de bras il s'efforça de leur faire comprendre la situation, avec cette manie propre à tous les mortels, qui oublient que pareille pantomime n'explique absolument rien.

Tout-à-coup Criquet eut un mouvement d'hilarité.

— Le chapeau de von Ruff! s'écria-t-il.

On regarda autour de soi, sans rien trouver.

— Où ça ? demanda de Sambry.

— Entre les mains de Mwama.

— En effet, je remarque à présent que Mwama tient un chapeau.

— Eh, von Ruff ! Courez donc à sa rencontre ; vous n'aurez plus de quoi vous enrhummer.

Mais le savant ne s'inquiétait que médiocrement de son couvre-chef et du reste.

Il s'était penché sur ses plantes et les examinait avec cet amour qui est le propre de tous les chercheurs.

Entretiens, Mwama était arrivé au camp et remit à von Ruff sa coiffure, sans même obtenir un léger remerciement.

Toutes les poitrines se soulevèrent, haletantes.

— Eh bien ? demanda de Sambry.

— Calao avance, répondit simplement le serviteur.

— Explique-toi.

— Parti en éclaireur, je traversai la plaine, et j'aboutis en rampant jusque vers le milieu de la forêt. En collant mon oreille contre le sol, je pus me faire une idée de la direction dans laquelle se trouvait la caravane des négriers. J'acquis bien vite la certitude, par les trépidations que je perçus, que de nombreux mulets faisaient partie de l'expédition. Puis je n'entendis plus rien.

— Plus rien ! exclama le chef. Ils étaient donc partis ?

— Non, maître, ils avaient fait halte

— Ah !

— C'est ce que je me dis immédiatement, et comme je connaissais à peu près l'endroit, je me glissai doucement jusqu'à proximité de leur campement. Là je pus facilement entendre ce qui se disait entre Calao et Palimbo. Ils n'avaient pas reconnu mon maître von Ruff et l'avaient pris pour le premier homme blanc venu, mais j'appris, par contre, qu'ils complotaient une razzia dans les parages du Kassaï et que, précisément, les environs de Gama-Damala formaient le centre de ces opérations.

— Donc, ce n'est pas spécialement à nous qu'ils en veulent.

— Non, maître, et je suis certain qu'ils ignorent notre présence ici. Cette fois von Ruff sortit de son apathie.

— Eh bien, dit-il, dans ce cas, partons et évitons ces bandits.

De Sambry eut un éclair de fierté dans les yeux.

— Au contraire fit-il, barrons-leur la route, et combattons-les !

— Oui, oui! s'écrièrent tous à la fois, guerre aux négriers!
Von Ruff se confondit dans un long et douloureux soupir; et sans ajouter encore un mot, se remit à la classification de ses fleurs.

XVIII

UNE VICTOIRE ÉCLATANTE

— Et d'abord, fit le chef, organisons-nous.

S'adressant à Mwama :

— Quand penses-tu que les négriers seront ici?

— Je l'ignore absolument, maître.

— Tu n'as rien appris à ce sujet?

— Non maître.

— Quelle est ton idée?

— Il se peut que ce soit encore aujourd'hui, mais je suppose que ce sera plus tard.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils avaient l'air fatigué et qu'il est fort probable, qu'avant d'entrer en campagne décisive, ils voudront se reposer un peu. De Sambry réfléchit.

— En effet, dit-il, le raisonnement est sensé.

— D'autant plus, maître, qu'il m'a paru que leurs préparatifs de campement étaient trop importants pour une halte provisoire.

— Ah! Tu as remarqué cela?

— Mon maître sait bien que j'observe tout.

On discuta le cas, et forts de l'appréciation de Mwama, sur laquelle on savait bien pouvoir se baser en toute quiétude, on en vint à n'admettre que pour le lendemain, le passage des négriers.

— Quelle heureuse circonstance! fit le chef; nous aurons ainsi le temps nécessaire pour nous équiper convenablement et pour fortifier, autant que possible, nos positions.

Ici encore l'assistance de Mwama venait à point.

— En l'endroit où nous sommes, dit-il, la défense comme l'attaque, présente passablement de difficultés, parce que nous sommes à découvert. Le terrain uni nous expose énormément et ne nous laisse d'autre abri que nos tentes, ce qui est d'une insuffisance notoire.